

Une nouvelle théorie sur les mécanismes intimes du sommeil

Sommes-nous fondés à amener l'activité onirique au déclenchement des mécanismes propres au tronc cérébral ? L'imagerie onirique est-elle liée au mouvement rapide des yeux en corrélation avec l'activité PGO ou est-ce plutôt le cerveau antérieur, avec ses multiples structures, qui est responsable du rêve ?

Qu'est-ce que le rêve et qu'en est-il du sommeil ? La répartition de celui-ci en REM et NREM répond-elle à l'exigence de distinguer rêve et sommeil ? Qualifier le rêve de sommeil paradoxal, cela veut dire que rêve et sommeil sont par définition dans un rapport d'opposition. Le sommeil est un temps de repos ; le rêve témoigne, bien au contraire, d'une intense activité cérébrale mettant en branle la quasi totalité de l'encéphale. La coïncidence du rêve et du sommeil ne peut, dès lors, relever que du paradoxe. Comment peut-on expliquer un tel paradoxe.

Nous savons que le paradoxe est pour Freud la partie intégrante de la pulsion. Etant une force constante, la pulsion tend toujours à revenir au niveau zéro de l'excitation (loi dite d'inertie). S'il est vrai que le rêve relève de la pulsion et que l'activité onirique est une insigne entité pulsionnelle, le paradoxe dont il est question devrait trouver également sa place légitime au sein du rêve. Peut-on alors assigner à ce dernier, cette haute activité cérébrale lors du sommeil, la fonction paradoxale de réduire au minimum la tension qui croît pourtant grâce à son occurrence ?

Le rêve est le lieu privilégié des motions pulsionnelles dans la mesure où il est le paradigme de ce qui caractérise la pulsion. En témoigne le ratage de l'*objet* qui s'avère constant dans le rêve. L'impossibilité d'atteindre le *but* pulsionnel en est une autre caractéristique. Cette impossibilité se manifeste par le genre de *contournement* de l'objet propre au rêve. Le leurre dont est investi l'objet pulsionnel rempli à merveille sa fonction lors de l'activité onirique. Dans son circuit fermé, la pulsion commence son *trajet* depuis sa *source* somatique appelée zone érogène pour aboutir à son point final que Lacan désigne par le terme anglais *goal*. La boucle ou le circuit fermé de la pulsion engendre son fameux mouvement du va-et-vient autour de son objet. A chaque tour, le but de la satisfaction

n'est pas atteint, mais manqué (*goal*) ; d'où son départ toujours renouvelé. « Penchons-nous, dit Lacan, sur ce terme de but, et sur les deux sens qu'il peut présenter. Pour les différencier, j'ai choisi ici de les noter dans une langue où ils sont particulièrement expressifs, l'anglais *Aim* - quelqu'un que vous chargez d'une mission, ça ne veut pas dire par quel chemin il doit passer. *The aim*, c'est le trajet. Le but a une autre forme, qui est le *goal*, ça n'est pas non plus dans le tir à l'arc, le but, ça n'est pas l'oiseau que vous abattez c'est d'avoir manqué le coup et par là atteint votre but »¹. Ce circuit fermé désigne ce que Freud appelle pulsion partielle.

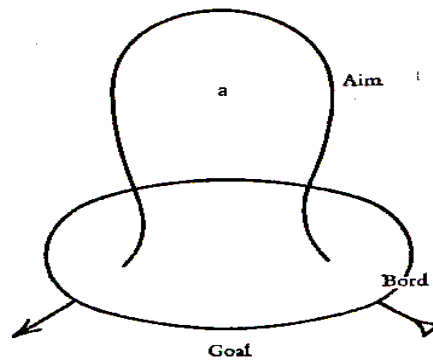


Figure 1- pulsion partielle

Il y a dans ce circuit un autre élément constitutif à déterminer. La boucle n'a de cesse de se refermer autour de ce qui engendre son mouvement, à savoir *l'objet* (désigné par la lettre *a* dans le schéma ci-dessus). Celui-ci est le paradigme de ce que Freud appelle *objet perdu* qui est toujours et encore à retrouver. Nous savons que cet objet n'est pas perdu même s'il s'agit de le retrouver. Cette sensation de retrouvaille dans la pulsion est nommée si judicieusement par Freud *Drang*. Il signifie la force, la poussée urgente, ce qui empresse et cherche à atteindre son but toute affaire cessante, ce qui ne peut plus attendre, c'est-à-dire l'attente par excellence. De par ce caractère

¹ Lacan, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p.163.

pressant, l'attente est ramenée au temps présent et l'optatif se transforme en l'indicatif.

Définissant la pulsion comme la jonction entre somatique et psychique, Freud souligne l'inachèvement dont elle est frappée. Ce trait constant de la pulsion lui octroie non seulement son caractère *partiel* irrémédiable, mais aussi l'incertitude quant à son *destin*^Y. La

pulsion est par essence partielle. Cette caractéristique fondamentale justifie son emploi au pluriel. L'unification des pulsions est, dès lors, marquée du sceau de l'impossible. Cette impossibilité est solidaire de leur inachèvement et de leur caractère partiel. C'est de cette configuration pulsionnelle qu'émane l'aspect parcellaire du rêve.

Si le rêve est une pulsion, comment peut-on alors prouver son assujettissement à la loi d'inertie? Comment une bourrasque neurologique comme l'activité onirique pourrait-elle accomplir la tâche pulsionnelle de ramener la tension dont il s'agit à son point le plus réduit visant l'extinction de l'excitation qui le caractérise?

Les partisans de la théorie activation-synthèse qualifient le sommeil *d'impulsions chaotiques* dues aux mécanismes propres du tronc cérébral. Il ne serait pas erroné de voir dans ces impulsions l'œuvre des pulsions partielles. Quoi de plus parcellaire ou fragmentaire que la scène onirique, laquelle ne manifeste qu'instabilité et trouble? Ces impulsions sont, on peut le supposer, au plus près des motions pulsionnelles organiques d'un cerveau en proie à leur agitation. A cette *activation* chaotique répondrait l'activité onirique en tant que *synthèse*.

Que vise alors l'activité onirique face à une telle activation? Le rêve n'interviendrait d'abord, conformément à la fonction paradoxale de la pulsion, que pour ramener l'excitation en question à son point le plus bas. Il est en effet gardien du sommeil ayant à soutenir le sommeil dans sa fonction de procurer repos et détente. Le désir le plus prévalent du dormeur, dit Freud, c'est de dormir. Tel est le paradoxe du rêve: une intense activité afin de reconduire l'excitation à son plus bas degré. *C'est par une telle fonction que l'activité onirique en vient à tenter la synthèse des pulsions partielles*. Nous retrouvons là les éléments de

^Y Cf. Freud, S., *Pulsion et destins des pulsions*, in *Métapsychologie*, trad. fr., folio (essais), 1968.

la théorie activation-synthèse. Mais une telle synthèse est par définition impossible. La pulsion est par essence, nous l'avons dit, partielle. Le rêve demeure toujours et encore parcellaire. La tentative de synthèse a pourtant lieu. Mais elle ne totalise pas les pulsions. Elle résulte plutôt de leur *propre* convergence.

La vicissitude est inhérente aux pulsions. Le renversement dans le contraire, la régression, l'introversion, passage de l'activité à la passivité, le retournement sur la personne propre, la sublimation... sont autant de vicissitudes de la pulsion. Comptent également parmi ces vicissitudes les composantes de la logique onirique, à savoir la narration, l'intrigue, la mise en abyme du sujet, les procédés langagiers et leur mise en image. C'est ainsi que les pulsions peuvent le *moment venu* tenter de se rassembler afin d'accéder à l'aventisation. Une telle tentative peut survenir à n'importe quel moment du sommeil, *le plus propice* étant bien entendu le sommeil paradoxal. Cela mettrait un terme à la querelle concernant la survenue des rêves pendant le REM ou en dehors de celui-ci.

On pourrait admettre, avec McCarley et Hobson, que c'est surtout le tronc cérébral qui déclenche le sommeil paradoxal. Le tronc cérébral est, nous le savons, la partie la plus archaïque du cerveau humain. D'où le rapprochement que les auteurs ont parfois tenté de faire entre l'activation de cette partie cérébrale et le *processus primaire* dans la théorie freudienne. Le processus primaire, cela implique en effet les pulsions partielles, mais le plus souvent celles-ci n'en restent pas à ce stade.

Mais restreindre le déclenchement du sommeil paradoxal au tronc cérébral équivaldrait à la localisation des pulsions, ce qui nous ramènerait un siècle en arrière, à la neurologie localisationniste. Les vicissitudes pulsionnelles sont conformes à la plasticité cérébrale. Peut-être en viendra-t-on un jour à établir la cartographie cérébrale sur la base des pulsions et de leur mode de fonctionnement.

Faut-il attribuer au tronc cérébral ou au cerveau antérieur la fonction de déclenchement du sommeil paradoxal? Nous voyons qu'en égard à la nature des pulsions, à leur labilité et à leurs vicissitudes, un tel débat peut perdre sa raison d'être.

L'imagerie onirique est l'un des modes insignes des vicissitudes pulsionnelles. Rappelons que Freud ramène la pulsion à la joie de voir (*Schaublust*). Il assigne en même temps aux pulsions le rôle de

représentant-représentation reliant somatique et psychique. Dans cette conjonction, l'imagerie (REM) requiert, lors du sommeil paradoxal, une importance capitale. Nous verrons que cela s'explique par un genre spécifique de voir propre au rêve.

A l'*activation* des pulsions partielles répond la tentative de celles-ci de parvenir à un genre de *synthèse* propre au rêve. Il s'agit d'une synthèse inapparente, dans le contenu manifeste du rêve, que nous avons appelée *aventisation*.

Nous pouvons, dès lors, considérer l'aventisation comme *l'envers de la pulsion* dans la mesure où elle résulte de la convergence des pulsions partielles, lesquelles parviennent ensemble à se doter d'un but et à épouser un autre destin. L'aventisation est tributaire de la logique onirique. Celle-ci fait partie des vicissitudes des pulsions elles-mêmes. De par sa composition, l'aventisation reflète la dispute et le conflit qui opposent les pulsions les unes aux autres. L'aventisation en tant que convergence pulsionnelle demeure tributaire de ce genre de tiraillement. Il serait plus exact, nous le savons, de parler de *tentative* d'aventisation. Car pour qu'un rêve parvienne à sa formation, il doit passer par d'innombrables obstacles et par de multiples processus.

L'exemple suivant est une illustration de ce qui précède.

Un jeune médecin, récemment installé en ville, raconte le rêve suivant: « Je déménage. J'emménage les affaires de chez moi ou de mon cabinet en compagnie d'un patient que je suis censé avoir en consultation à 18 h. Je suis gêné par sa présence dans une situation si personnelle. A un moment donné il disparaît ou s'en va avec l'accord tacite de revenir à l'heure de son rendez-vous.

La maison où je viens de déménager est dépourvue de murs de clôture. Alors je me mets à planter des arbres sur un côté de la maison qui est le moins à l'abri des regards. Je le fais à l'aide de quelqu'un de ma famille. En racontant cet épisode du rêve, je m'aperçois que la personne qui m'aidait n'était autre que mon père, mort depuis longtemps.

L'heure de la consultation approche. Je m'affole à l'idée que rien n'est en place pour que je reçoive le patient. Je songe un instant à le recevoir dans la seule pièce clôturée de la maison. Mais j'y renonce. La pièce ne me semble pas convenir. Je regarde l'heure. Il est 18 heures trente. L'heure du rendez-vous est passée, mais mon patient n'est toujours pas là ».

Le chiffre de 18 heures le fait penser à une patiente déprimée qu'il a eu en consultation la veille. Elle est en rupture, dit-il, avec ses parents et elle en souffre terriblement. Sa peine l'a beaucoup touché et lui a fait penser à la sienne propre durant l'année passée où il était en proie à une intense tristesse.

La maison lui évoque celle d'un couple qu'il a connu à l'adolescence. Il s'agissait d'une femme qui, après avoir élevé ses deux enfants orphelins de père, s'était mise en ménage avec son compagnon. Elle avait ainsi retrouvé une vie de couple après tant d'années de difficultés à s'occuper seule de ses enfants. Son compagnon avait tenté en vain une liaison avec la sœur du rêveur. La veille du rêve il avait discuté avec son neveu, le fils de sa sœur dont il est question. La discussion s'était dirigée sur un autre neveu qui termine en ce moment ses études médicales en *cardiologie*. Il lui vient à l'idée que le patronyme de la patiente déprimée qu'il avait vue la veille du rêve évoque le *cœur*, ce qui est en étroite relation avec la cardiologie étudiée par son autre neveu. Le père de ce dernier, son beau-frère, est en effet mort d'une crise cardiaque. Le choix du métier de son neveu n'est peut-être pas sans rapport avec la mort de son père, lequel tenait lieu pour notre rêveur de père durant ses années d'adolescence. Cela l'amène à l'épisode du rêve au cours duquel il plante des arbres avec son père. Celui-ci était en effet passionné des arbres. Son seul souhait durant son existence était d'avoir une maison. Il n'a jamais pu être exaucé. D'où le déménagement dans le rêve; il vient de prendre possession de sa maison. C'est son père qui l'aide à y installer une espèce de clôture avec des arbres. Mais leur relation en son vivant était comme une rencontre *ratée*. La préférence du père allait à son frère aîné dont il avait parlé la veille à son neveu. En dépit du manque de soutien du père à son égard, il avait quand même réussi à accomplir ses études. Mais il avait surtout *raté* leur ultime rencontre lors de sa mort. Malgré l'appel de son père sous forme de pardon, il n'avait pas réussi à se rendre à son chevet. Il y a dans le rêve un déplacement qui s'effectue de son père à son patient. Il s'était, en effet, durant sa maladie occupé de la médication de son père. Le rapprochement entre le père et le patient touche à son comble lorsque nous considérons tout le ratage dont fait l'objet ce dernier. Il est présent dans le rêve au moment où sa présence n'est justement pas souhaitée. Il est en revanche absent au moment du rendez-vous.

La rencontre est décidément manquée dans une maison qui n'en est pas une. Nous assistons alors à *l'objet raté* de la pulsion onirique dont il était question.

Les divers éléments contenus dans sa conversation téléphonique la veille avec son neveu avaient bien nourri maintes réflexions durant la nuit concernant son père. Ces réflexions et pensées éparses avaient fonctionné comme tant de *motions pulsionnelles* au cours du sommeil. Elles avaient fini par trouver une *synthèse* sous forme de tentative d'aventisation. Celle-ci concernait non seulement son chagrin de l'an passé, réactualisé par celui de sa patiente déprimée, mais aussi ce qui était *raté* dans sa relation avec son père, cause d'un chagrin, disait-il, à tout jamais irrémédiable.

La question concernant l'objet pulsionnel est d'une complexité telle qu'elle nous oblige à y revenir ultérieurement avec de plus ample témoignage clinique.^۲

^۲ Voir ci-dessous deuxième partie, chapitre deux, § VIII.